



BLIDA - VUE PANORAMIQUE

Photo Eberhardt.

BLIDA

« Connais-tu le pays où fleurit l'Oranger ? »

Théophile Gautier l'a chantée, Fromentin l'a peinte avec les plus clairs rayons de sa palette auréolée de soleil et de fleurs, Paul Margueritte a, dans une page admirable d'énervement sensitif, décrit son atmosphère de caresse et de langueur, ce parfum de jonquille et de fleur d'orange, qui est la respiration même de Blida et dont la fragrance persistante et monotone finit par vous engourdir, telle la note doucement aiguë d'un joueur de flûte arabe, faite de rêverie, de kif et de mélodie qui somnole.

Et au pied de ses hautes montagnes, contreforts de l'Atlas ombreux et ravinés, aux transparentes roches bleues éclaboussées d'caux vives, oueds et torrents bordés de lauriers-roses et de neigeux amandiers, je ne pouvais pas mieux la comparer cette *Blida*, qu'un poète indigène a appelée *Ourida* (en arabe, petite rose) et que ses détracteurs ont traitée méchamment de *marchande de sourires*, ou d'*Alexandrie*. Asiatique aux lourdes paupières turques artistement bistrées, et chantant, échoué là, avec ses parfums et ses langoureuses attitudes d'oriental un peu efféminé, quelque ardente mélodie amoureuse, embaumant à la fois la fraîcheur de la neige et l'essence de rose et de bois de santal.

La fraîcheur de la neige, dont la blancheur ensoleillée étincelle et ruisselle aux cimes des montagnes surplombant de leur ombre les jardins de Blida !

Cette essence de rose, que semblent distiller dans le clair-obscur de leurs ramures les micocouliers, les grenadiers et les rosiers en fleurs de ses innombrables bosquets, mimosas vaporeux de son jardin Bizot et figuiers centenaires de son *Bois Sacré*.

Ces enivrantes odeurs de santal, enfin, comme remuées sous les pas de ses femmes voilées à l'unique œil noir entrevu par la fente du haïck ; et dans cette griserie de lumière, de fraîcheur et d'opprimants

parfums, le joueur de derbouka, en qui s'incarnait pour moi le charme alanguiné et comme endormant de Blida, s'évoquait à mes yeux au fond d'un café maure. Couché plutôt qu'assis sur une table octogone toute incrustée de nacre, les jambes et les bras nus hors d'une longue gandoura brochée de grosses fleurs sur fond jaune, une robe d'or couleur des jonquilles même de Blida, il chantait. Ainsi posé avec, au coin de son oreille, un gros bouquet de roses jaunes et de narcisses piqué sous sa chéchia, il laissait, le musicien d'Asie, traîner d'indolentes mains sur l'instrument à cordes, et sa voix gutturale un peu lasse, aux inflexions tour à tour molles et dures, égrenait ces paroles ferventes qui m'ont semblé être la chanson même de l'amant à l'amante ou du poète épris à la belle, à l'éternellement aimante Ourida :

Un or mystérieux
Sommeille dans tes yeux,
Telles d'étranges bagues

Dont l'éclat amorti luirait au fond des mers,
J'accueille et reconnais d'anciens chagrins soufferts
Devenus des bijoux dans tes prunelles vagues.

De troublants reflets bleus
Coulent de tes cheveux,
Pareille au clair de lune,

Dont le calme argenté console les forêts
De l'automne et des deuils, ta chevelure brune
En glissant sur mon cœur assoupit mes regrets.

Des roseaux caresseurs
Tes mains ont les douceurs,
Les délicats arpèges

Dont un pâtre nomade endormit autrefois
Le roi Saül, mon front les trouve sous tes doigts
Légers comme des fleurs et frais comme des neiges.

Ne sois donc pas farouche,
Mais cache-moi ta bouche
Et, de tes doigts subtils

Ayant fait un bâillon de caresse à mes lèvres,
Verse au fond de mes yeux tes prunelles d'exils
Et dans ta chevelure éparse endors mes fièvres.

Une route monte et sort des portes de la ville, puis s'enfonce presque aussitôt dans le creux verdoyant d'une gorge profonde, serpente au pied des contreforts de l'Atlas aux sommets baignés de fluides vapeurs, aux flancs lardés, comme des plaques de métal, d'incandescentes traînées de neige.

Et, à mesure que le chemin tourne et devient plus rude entre ces hautes collines plantées de pins et de chênes verts, de successives hauteurs jusqu'alors demeurées invisibles apparaissent et surplombent,



BLIDA - LE BOIS SACRÉ

des cimes s'échelonnent dans un bleu de ciel de vitrail, des murmures d'eaux vives jasant au pied des remblais de la route, des cascades bondissent de roche en roche dans la pierraille argentée d'un petit torrent de montagne, et des souvenirs de l'Oberland évoqués par cette eau courante et cette fraîcheur



BLIDA - CIMETIÈRE DE SIDI EL-KÉBIR

ombreuse vous poursuivent, combien vite démentis, il est vrai, par les haies de cactus, les bosquets d'orangers, l'invraisemblable violacé des ombres et la transparence infiniment douce et claire des lointains.

Le pays des mirages, en vérité, cette province d'Algérie, dont tout l'enchantement réside dans la limpidité de la lumière et la coloration des ciels et des terrains. La plaine de la Mitidja laissée derrière nous au pied même des maisons de Blida, apparaît maintenant dans le moutonnement bleu d'une Méditerranée. A travers le recul de l'horizon ce ne sont plus les ondulations grisâtres d'un paysage d'Orient, mais le flux et le reflux d'une immense mer de lapis, dont l'immensité s'étend à l'infini entre les échantures des rochers de la route et des contreforts du ravin.

Tandis que, charmés par cette vision de la plaine devenue sous le soleil un remous de saphirs, nous montons les yeux en arrière, un autre magique et prestigieux décor de rêve s'élabore et se dresse au tournant de la route.

Le cimetière d'El-Kébir, s'étageant en amphithéâtre au-dessus de son petit village arabe aux toitures plates, et aux portes basses. El-Kébir et la pierre blanche de ses tombes et des deux koubas de ses marabouts ensevelis là, au flanc de la montagne, à l'ombre géante d'oliviers séculaires, trainant entre les roches de monstrueuses racines, que rejoignent presque d'invraisemblables campements de branches ; et dans l'intervalle des troncs trapus, épaississant là comme une impénétrable forêt de légende, des blancheurs de neige, qui sont les premières crêtes de l'Atlas, et des thyrses de fleurs empourprées, qui sont les lauriers-roses d'un torrent, apparaissent et transparaissent éclaboussées de lumière, comme baignées dans le ciel bleu.

Une mélodie s'élève : ces voix douces et chantantes sont celles d'une école de garçons, l'école arabe du village même, et tout en suivant notre guide, nous nous arrêtons une minute devant une

dizaine de petites faces éveillées et brunes, coiffées de chéchias, se balançant en cadence d'un même rythmique mouvement au-dessus de petites tablettes de bois où courent gravés des versets du Coran. Assis, les jambes croisées, au milieu de toutes ces enfances accroupies, le maître d'école arabe agite comme un bâton de chef d'orchestre, une espèce de fêrule en bois blanc et son buste oscille sur ses hanches du même mouvement de balancier que celui de ses élèves.

Au-dessus de cette *zouaïa* (école arabe), le cimetière s'étage en terrasses avec les taches blanches de ses tombes et les espèces de palanquins de bois découpés à jour, historiés et peints de ses deux marabouts ; il en monte de bleuâtres spirales



BLIDA - LES GORGES DE LA CHIFFA



CHRÉA SUR BLIDA - LE RAVIN BLEU

d'encens : le culte des croyants entretient là d'éternels brûle-parfums, et rien de plus poétique, en effet, dans la solitude de cette gorge sauvage, que ces fumées odorantes tourbillonnant dans le clair-obscur des branches, au-dessus de vagues sarcophages enlinculés de soieries orientales et, Dieu me pardonne, d'anciens étendards japonais passés par le soleil et la pluie, mais où vivent encore, brodés d'or et d'argent, les chimères griffus et les vols de cigognes chers à la race jaune : des étendards de terribles *Pavillons Noirs*, rapportés par les tirailleurs indigènes des dernières campagnes du Tonkin et déposés là en trophées sur la tombe de leurs prophètes.

Des fillettes arabes, groupées au milieu des tombes avec la science innée d'attitude des races demeurées primitives, ajoutent au charme de ce cimetière la grâce de leur jeunesse enjaillée de plaques de métal ; leurs loques de percale rouge à fleurs noires ou d'indienne jaune à dessins roses égaient comme d'une flore chimérique et vivante la grisaille d'El-Kébir et de ses oliviers.

JEAN LORRAIN.